Document generated on 04/24/2024 6 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Refaire les contes

Patrick Quintal, *Mowgli*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Théâtre », 1997, 146 p.

Patrick Leroux, *Tom Pouce. Version fin de siècle*, Hearst, Le Nordir, coll. « Théâtre », 1997, 166 p.

Victor-Lévy Beaulieu, *La guerre des clochers*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997. 140 p.

Sylvie Bérard

Number 89, Spring 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38123ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bérard, S. (1998). Review of [Refaire les contes / Patrick Quintal, *Mowgli*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Théâtre », 1997, 146 p. / Patrick Leroux, *Tom Pouce. Version fin de siècle*, Hearst, Le Nordir, coll. « Théâtre », 1997, 166 p. / Victor-Lévy Beaulieu, *La guerre des clochers*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997. 140 p.] *Lettres québécoises*, (89), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Patrick Quintal, *Mougli*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Théâtre », 1997, 146 p., 15,95 $.
Patrick Leroux, *Tom Pouce. Version fin de siècle*, Hearst, Le Nordir, coll. « Théâtre », 1997, 166 p., 20 $.
Victor-Lévy Beaulieu, *La guerre des clochers*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Inédits », 1997, 140 p., 19,95 $.

Refaire les contes

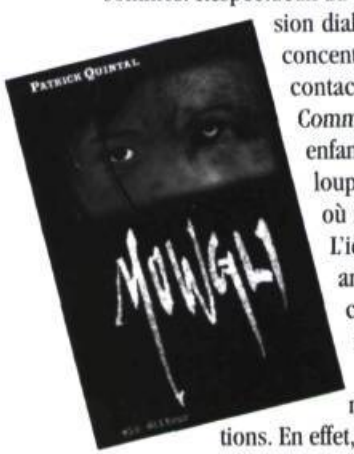
Et si c'étaient les contes qui étaient vrais ?

THÉÂTRE
Sylvie Bérard

CHAQUE ÉPOQUE REVISITE LES HISTOIRES que lui ont transmises les générations précédentes. Cependant, il y a différentes façons de revoir les récits du temps passé, que ce soit simplement pour les rappeler à notre mémoire, comme un enfant qui réclame le même conte chaque soir, ou pour se les approprier, quitte à les égratigner au passage. Toutefois, l'histoire se confondant de plus en plus avec l'Histoire, c'est peut-être en transmettant l'une et l'autre par sa propre voix qu'on peut espérer effleurer cette petite chose fugace appelée vérité.

Petit d'Homme

L'histoire du *Livre de la jungle* est connue. Si on ne l'a pas reçue en prise directe de Rudyard Kipling, il y a peu de risques qu'on y ait échappé par la voie de Disney. Dans *Mougli*, Patrick Quintal a décidé de reprendre cette trame pour bercer les petits et grands enfants que nous sommes. Respectueux du récit d'origine, il se borne à en livrer une version dialoguée fidèle à l'esprit du texte initial, tout en concentrant l'action sur le Mowgli d'avant le premier contact, en tant qu'adulte, avec la civilisation. Comme dans la fable dont s'inspire l'auteur, un enfant est recueilli dans les bois par une horde de loups et élevé comme un des leurs jusqu'au jour où il est confronté à sa propre identité humaine. L'idée de départ, soit l'adaptation d'une fable animalière, est plutôt originale et représente un certain tour de force. S'il est fréquent que les récits de notre enfance mettent en scène des animaux parlants, le théâtre pour adultes ne nous a pas habitués à de telles personnifications. En effet, il n'y a que des animaux comme personnages ici — vautours, panthères, singes —, et un humain qui hurle avec les loups. Le genre n'est pas fixé, le ton juste demeure à inventer. De ce côté-là, l'auteur s'en tire très bien, et à aucun moment les dialogues ne sonnent faux ou ne sont ridicules même s'ils paraissent souvent naïfs ou enfantins.



Mère Louve se dresse en grognant.
MÈRE LOUVE : *Grrrrr! Le bout du bout de la patte sur eux et je te casse le cou ! C'est clair !*
Tabaqui recule, apeuré. Fait l'innocent.
TABAQUI : *Raksha, chère amie, tu me prêtes de mauvaises intentions… Je grignote surtout les vieilles carcasses de chair morte. Allons, quoi ? On ne peut même pas faire de petits câlins aux nouveaux venus ?* (p. 17-18)

Il faut cependant s'interroger sur l'intérêt d'une telle œuvre. Je ne parle pas de la pertinence du spectacle, mais du plaisir réel éprouvé durant la lecture. La pièce, lors de sa production, a récolté une critique élogieuse, et sans doute en effet le sérieux avec lequel l'auteur s'affaire à transmettre le récit original contribue-t-il à assurer une rigueur fondamentale à partir de laquelle la mise en scène peut se déployer. Cependant, pour ce qui est de notre petite représentation privée, découlant de la lecture du texte, parce qu'il s'agit plus d'une transmission fidèle du conte de Kipling que de son appropriation par l'auteur, le plaisir est plus limité. Là où la représentation a pu charmer, la version écrite risque simplement de nous laisser sur notre faim ou, au mieux, de nous donner le goût d'aller relire nos classiques.

Comme trois pommes

C'est dans un tout autre esprit que travaille Patrick Leroux. La première fois que j'ai lu cet auteur, il racontait la vie du *Beau Prince d'Orange*. C'était alors à une impressionnante entreprise épique métissée de véridicité historique et de distanciation brechtienne qu'il s'adonnait. D'une certaine manière, même si elle provient d'une commande, *Tom Pouce. Version fin de siècle*, nouvelle pièce du dramaturge franco-ontarien, découle de cette même volonté de projeter dans le présent les figures du passé. Cependant, si l'ouvrage précédent constituait une sorte de démarche shakespearienne, cette œuvre-ci est plus près du Shakespeare irrévérencieux du *Songe d'une nuit d'été* (une commande aussi, tiens) que de celui du *Roi Lear* !

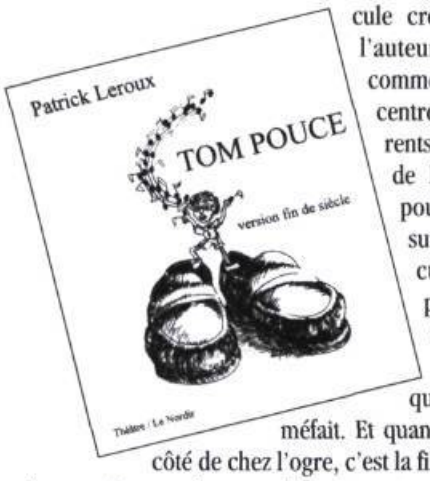
Dans cette pièce, c'est bel et bien le minuscule héros éponyme qu'on retrouve, celui qui se fait l'écho des contes qui ont pu nous bercer durant notre enfance. Et le personnage ne se contente pas d'être lilliputien, il est aussi fort dense puisqu'il réunit, en concentré, toutes les représentations de petits bonhommes hauts comme trois pommes qu'on rencontre dans les récits traditionnels et dans certaines versions plus contemporaines.

Chanson : La naissance de Tom Pouce
[…]
Je suis grand,
là où ça compte…

Je pourrai jamais rêver d'être grand un jour,
Par grand je veux dire tout simplement, physiquement,
On va sûrement me demander mes liens de parenté,
je vous avertis, je vous le dirai rien qu'une fois :

Les Schtroumpfs puis moi, aucun rapport,
Encore moins pour les Pixies ! (p. 29)

Comme dans le *Tom Pouce* de la tradition germanique, le petit homme naît d'un désir tardif de ses parents. Comme dans le *Petit Poucet* de Perrault, les parents tenteront de se débarrasser de la minuscule créature encombrante. Mais l'auteur n'est pas un conteur comme les autres, et c'est dans un centre commercial que les parents voudront égarer la chair de leur chair (ils sont aussi pourvus d'un enfant ordinaire surgi par la même voie miraculeuse), et ce n'est pas parce qu'ils sont pauvres, mais bien parce qu'ils ne sont plus assez riches qu'ils commettront leur méfait. Et quand Tom Pouce s'égarera du côté de chez l'ogre, c'est la fille de ce dernier qui le convoitera, mais pour des nourritures terrestres d'une autre nature que sa petitesse le rend particulièrement habile à prodiguer... Cependant, dans cet univers cruel où les bons ne gagnent pas tout le temps, tout sera bien qui finira bien... mais pas pour ceux que l'on croit !



Gnome hybride

Ce croisement des deux contes, contaminé d'autres réminiscences fabuleuses qui surgissent de manière inattendue (la fille de l'ogre s'appelle Saloma, et elle doit choisir entre son délicat petit compagnon et le fier Hercule), est un véritable délice. Contrairement à Patrick Quintal, Patrick Leroux ne respecte rien, et c'est là que se situe la rigueur de sa démarche. Les dialogues sont d'une joyeuse prolifération culturelle où le merveilleux le dispute aux allusions contemporaines. La seule nomenclature des personnages, où l'ange Gabriel côtoie les Sirènes, est un récit en soi. Et même si l'histoire est familière, à mesure que progresse la pièce, on est tenu en haleine par ce tissage d'histoires agencées de telle sorte qu'elles se révèlent délicieusement imprévisibles et livrées sur un ton ambigu qui oscille entre le mythe et la trivialité.

> OGRE (pleurant et beuglant ; du sang lui coule des yeux)
> *Ô que je suis misérable ! Ils m'ont même volé ma Porsche de sept lieues. Ma propre fille ! Seigneur, dans quel trou noir m'as-tu garoché ? !* (p. 123)

Il faut aussi souligner l'aspect attrayant du livre lui-même. En effet, la présentation matérielle, contrairement à certaines éditions fonctionnelles de textes théâtraux, est un régal pour les bibliophiles avec sa présentation aérée et ses illustrations de Zenova Nicolae Iosif, sorte de Gustave Doré naïf.

Te Deum

C'est à une histoire vraie que s'attaque Victor-Lévy Beaulieu dans *La guerre des clochers*, pièce qui donne tout son sens (littéral) à l'expression consacrée. Il s'agit d'une histoire que lui-même a souvent entendu raconter et qui a circulé dans tout le Québec, cette saga de l'église de Trois-Pistoles qui a donné lieu en son temps à une véritable bataille rangée parmi les gens du village. Dans ce récit, deux tendances s'affrontent : le conservatisme, peut-être un simple respect de la tradition et des êtres qui peuplent le territoire, qui veut que la sainte enceinte demeure près des rives du fleuve où les premiers habitants l'ont érigée ; et une idéologie du changement, relevant peut-être d'un matérialisme outrancier et d'un modernisme de mauvais aloi, qui vise à déménager la paroisse là où passe la nouvelle route.

Cependant, fidèle à lui-même, ce n'est pas par la voie de la pure chronique d'époque que l'auteur entend parvenir à la vérité historique, mais bien par la voie onirique et la voix inventée de personnages récurrents dans son œuvre. Dès la préface, l'auteur nous livre les clés de sa démarche : partir de lui-même et de ses propres souvenirs d'enfance pour se plonger au cœur de l'Histoire. Ce sont donc les Beauchemin et les Bérubé, qui chez Beaulieu représentent de tout temps l'affrontement éternel de deux familles ennemies, qui se font ici les porte-parole de l'un et l'autre camp, qu'on retrouve dans le village de Trois-Pistoles de l'époque du soulèvement des Patriotes, se livrant à une petite guerre d'une nature beaucoup plus locale et néanmoins épique, soit celle touchant l'avenir, le genre d'avenir dont se dotera un village.

C'est en faisant de la fiction que l'auteur se fait historien de son coin de pays. Si l'on comprend que l'œuvre nous parle de faits historiques en semblant nous parler d'événements fictifs — et vice versa —, à la lecture de la pièce on voit aussi clairement qu'elle parle du présent et de l'avenir par la voie du passé. Les didascalies elles-mêmes oscillent entre la représentation et le représenté, reposant à la fois sur des allusions à l'espace scénique et au lieu fictif (historique). Le livre dans son ensemble se présente à la fois comme un manuel d'histoire comprenant des photographies de la région de Trois-Pistoles et la simple version publiée d'une œuvre contemporaine qui réunit aussi les maquettes ayant servi à la création des costumes.

Victor-Lévy Beaulieu

La qualité de cette démarche et toute la richesse de la réflexion sur le rapport au réel et à l'histoire ne sauraient cependant faire oublier la minceur de la trame sous-jacente. Si le message de la pièce n'est pas univoque, l'action, elle, est plutôt unidirectionnelle. Même la tournure des dialogues, avec ses archaïsmes inventés et ses régionalismes forgés, est sans surprise pour qui connaît la plume de l'auteur. Toutes les énergies des personnages sont investies dans cet affrontement politico-religieux ; l'intrigue n'admet aucune avenue secondaire et l'ensemble des dialogues est dirigé vers l'objet ultime de la pièce. Dans cette forme particulière de théâtre, qui ressemble plus à du récit historique réparti dans des dialogues agencés systématiquement en opposition, tout l'intérêt réside dans la confrontation dialectique et les personnages ne représentent pas tant des créatures de chair et d'os que des vues de l'esprit, des concepts. Aussi cette œuvre séduira-t-elle plus les personnes férues d'histoire que celles qui recherchent des œuvres dramatiques au schéma actantiel orchestré de manière complexe.